Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 56 (1920)

Heft: 11

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LVIme ANNÉE

N° 11
Série A

LAUSANNE
13 mars 1920

L'ÉDUCATEUR

(L'Educateur et l'Ecole réunis)

Série A : Partie générale. Série B : Chronique scolaire et Partie pratique.

SOMMAIRE : *Retournons à Pestalozzi ! — Une nomination. — Revue des idées : Les parents à l'école. Le rôle de la famille. Perdre du temps pour en gagner. — Françoise entre dans la carrière,* XII : *Au paradis des enfants. — Bibliographie.*

RETOURNONS A PESTALOZZI !

Tel est le titre du premier fascicule d'une série de brochures ayant pour but d'étudier les rapports qui existent ou doivent exister entre la formation de la jeunesse et l'économie nationale. La publication est due à la générosité d'un grand commerçant de Winterthur, le Dr Reinhart, qui, durant sa longue carrière a été frappé de voir un grand nombre d'ouvriers étrangers qualifiés — surtout des Allemands — occuper chez nous des places lucratives. A quoi attribuer ce fait ? s'est-il demandé. Les écoles dans lesquelles ils ont reçu leur éducation sont-elles meilleures que les nôtres ? Y sait-on mieux implanter la joie au travail, le sentiment du devoir, développer les forces physiques, intellectuelles et morales ? L'enseignement y a-t-il en vue non seulement le savoir, mais encore le pouvoir ? A sa mort, survenue il y a une année, le Dr Reinhart a laissé une somme importante destinée à l'étude de toutes ces questions et de bien d'autres encore qui se rapportent à l'éducation de la jeunesse et à son importance pour l'économie nationale.

La brochure intitulée « Retournons à Pestalozzi » [1], dont je me propose de présenter une étude sommaire, a pour auteur le docteur W. Klinke, professeur de pédagogie à Zurich, connu déjà par un grand nombre de publications.

[1] *Zurück zu Pestalozzi !* chez Fretz frères, Zurich.

L'œuvre de Pestalozzi, se demande-t-il, a-t-elle porté les fruits qu'attendait le Père des orphelins ? En apparence oui, si l'on songe à notre système solaire si bien organisé et aux nombreuses institutions de prévoyance scolaire dont nous sommes fiers à juste titre. Mais en réalité, le grand pédagogue, s'il revenait parmi nous, ne manquerait pas de constater que nous ne l'avons pas compris. « Vous avez pris, dirait-il, mon activité extérieure pour le but intérieur. Si j'ai fondé des institutions destinées à recevoir des enfants pauvres, c'était pour en faire des hommes et afin qu'ils puissent donner plus tard une bonne éducation à leurs descendants. L'éducation dans la famille et par la famille me paraissait être la forme la plus élevée de toute éducation. »

Cependant, aujourd'hui, la situation économique et sociale et l'esprit de notre époque ont dissous les liens de famille dans bien des milieux. Beaucoup de parents, par simple commodité et aussi par manque de sentiment de responsabilité, se déchargent sur des institutions officielles de leurs devoirs sacrés d'éducateurs. L'idée fondamentale de Pestalozzi, en pédagogie sociale, est celle-ci : « Le bien-être du peuple doit avoir sa base dans le cercle étroit de la famille. La maison constituant la communauté la plus simple est le lieu le plus propice à l'éducation. » Si donc nous disons : « Retournons à Pestalozzi », cela signifie qu'il faut fortifier la vie de famille parce qu'elle est la base la plus sûre de l'éducation et de la prospérité du peuple. A mainte reprise, cette idée se trouve exprimée dans ses œuvres.

Mais aujourd'hui, des milliers d'enfants sont presque entièrement soustraits à l'influence de la famille, la tâche de celle-ci ayant dû être assumée par des pouponnières, des crèches, des classes gardiennes, des colonies de vacances et toute la série des autres institutions de prévoyance sociale.

D'où provient ce relâchement dans les liens familiaux? Les causes en sont nombreuses : c'est le matérialisme dominant partout, la disparition de l'ancienne simplicité des mœurs, l'âpreté au gain, la chasse à la fortune, etc. On veut vivre en travaillant le moins possible ; on ne prend plus le temps de se recueillir et de s'occuper de l'éducation des enfants. Bien des gens vivent, de nos

jours, uniquement pour gagner de l'argent. Une des caractéristiques de notre époque est encore un certain esprit de négation et la diminution du sentiment de respect ; tout est mis en discussion. On croit souvent être tolérant quand on ne fait preuve que de faiblesse. On dit qu'il faut laisser agir les enfants ; l'éducation par la liberté et pour la liberté est à l'ordre du jour. Trop tôt, ils prennent part à la vie des adultes ; on ne sait plus leur inculquer le sentiment du devoir, ni éveiller en eux l'énergie nécessaire à la réussite dans la vie, aussi peu qu'on les habitue à savoir renoncer à quelque chose. Puis on éveille en eux l'idée que, si quelque chose ne va pas, ce ne sont pas eux les coupables, mais que la faute en incombe à l'école et aux maîtres, quelquefois aux mauvais camarades, bref, que la faute est partout, sauf en eux-mêmes. A cela vient s'ajouter le fait que beaucoup de parents sont découragés, n'ont plus confiance en eux-mêmes, hésitent à endosser des responsabilités et préfèrent en charger d'autres. Ce qui leur fait défaut, c'est la force et la volonté de travailler à leur propre perfectionnement ; de là vient qu'ils ne se croient plus capables de venir à bout de leur tâche d'éducateurs.

N'oublions pas non plus que, à la suite de la modification complète des circonstances économiques et sociales, le simple atelier étant remplacé par la salle d'usine, les exploitations gigantesques de la grande industrie prenant de plus en plus la place de la petite industrie, l'enfant ne voit presque plus son père au travail et n'a plus que rarement l'occasion d'éprouver la vérité de la parole : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Il n'apprend plus à respecter le travail dès son jeune âge, de même qu'il n'a plus assez l'occasion de mettre en pratique son instinct d'imitation. Sauf dans les familles de paysans, le travail et le lieu où il s'exécute n'existent pour ainsi dire plus, de nos jours, comme facteur important de l'éducation.

Mais ce qu'il y a de pire, c'est que la mère elle-même, à la suite des circonstances indiquées, ne peut très souvent plus remplir sa tâche naturelle, devant, elle aussi, contribuer par son travail hors de la maison, à gagner l'entretien de la famille. Or, pas de mère, pas de vie de famille ; pas de mère, pas d'éducation parfaite, du

moins en parlant de la mère telle que Pestalozzi l'entend. Une telle mère constitue la meilleure garantie pour la formation du caractère des enfants, car c'est elle avant tout qui développe les sentiments qui en sont la base. On peut dire, sans exagérer, que là où la mère est bonne et capable, la famille restera unie même si le père vient à manquer. Cela ne veut pas dire que, plus tard, le père n'ait pas un rôle important à jouer dans la formation du caractère et dans le développement de la volonté ; mais dans la première enfance, c'est-à-dire à l'époque la plus importante pour l'éducation, c'est bien l'influence de la mère qui est prépondérante.

C'est la famille qui est et restera toujours le centre naturel de l'éducation, car, dans l'éducation, c'est l'exemple qui fait tout. L'image des personnes de son entourage reste gravée dans l'âme de l'enfant et l'accompagne dans la vie ; les parents qui ne réalisent pas l'idéal moral qu'ils se forgent pour leurs enfants n'ont pas le droit de les accuser, car les défauts des jeunes ne sont que le reflet de ceux des parents.

Quand on parle d'une influence primordiale du foyer, cela n'est vrai, toutefois, que pour les familles dans lesquelles règne un véritable amour mutuel, car ce n'est que dans une atmosphère d'un amour fort que les enfants peuvent prospérer et devenir des êtres joyeux et actifs. Ceux-ci emporteront dans leur vie l'affection ou la haine qu'ils ont rencontrée dans la maison paternelle. La famille constitue la communauté de travail idéale, dont aucune institution, fût-elle l'école la mieux dirigée, ne peut remplacer l'influence éducatrice. C'est là que l'enfant reçoit les impressions les plus profondes, que d'autres, celles de l'école, de la société, de la vie, peuvent bien modifier, mais jamais supprimer. Dans la famille, l'enfant apprend à connaître une partie de la vie ; il prend part aux joies et aux soucis de tous les jours ; il se rend compte, peu à peu, qu'il occupe une place bien marquée dans le ménage ; il saisit le sens des notions d'ordre et de devoir ; il y acquiert les bases des vertus qui seront plus tard, dans la vie, d'une importance décisive. C'est pourquoi tous ceux qui veulent donner une base solide à l'éducation des enfants doivent, avant tout, s'occu-

per de créer une vie de famille idéale. Protégeons les familles, développons l'esprit familial. C'est le moyen le plus sûr pour développer le bien-être du peuple.

Mais pour que la vie de famille soit vraiment prospère, il faudrait que chaque famille pût posséder un véritable foyer, dans lequel tous les membres se sentiraient bien chez eux, et non seulement quelques pièces dans une caserne locative. Si l'on pouvait procurer à l'homme le plus humble et à sa famille son modeste foyer, qui fût sa propriété, on contribuerait par là puissamment au développement de la vie de famille et, en même temps, de l'éducation. Il faudrait pouvoir créer, à proximité des grands centres urbains, de véritables villages de maisons familiales, chacune avec son petit plantage et son jardin d'agrément, et trouver des arrangements financiers pour que le chef de famille pût en devenir, peu à peu, le propriétaire. Dans ces villages, chaque enfant aurait la liberté de mouvement indispensable à son développement ; les dangers de la rue n'y existeraient pas ; pour tous, il y aurait assez d'air et de lumière. L'ouvrier, l'employé, le fonctionnaire y trouverait un véritable foyer, qui constituerait pour lui une source inépuisable de joie et de satisfaction. Ce serait un heureux contrepoids à l'excès du développement économique avec les entreprises gigantesques, la division du travail et tant d'autres facteurs qui font que l'ouvrier et l'employé, réduits toujours plus au rôle d'une simple machine, ne trouvent plus satisfaction dans leur travail quotidien. Dans ces colonies de maisons familiales, l'homme trouverait ce quelque chose qui donne de la valeur à sa vie et qui fait naître les sentiments et l'état d'âme sans lesquels aucune vie de famille n'est possible à la longue. On peut être certain que dès qu'il aura été possible de faire disparaître la misère actuelle des appartements d'ouvriers, on pourra s'attendre à une amélioration de la vie de famille, qui est et restera toujours le facteur le plus important de la prospérité d'un peuple.

Mais, pour en revenir au problème de l'éducation, la famille ne peut pas élever les enfants à un niveau supérieur à celui qu'elle a elle-même atteint. Elle a besoin d'un complément, qui est l'école. Celle-ci, toutefois, ne saurait accomplir sa mission qu'en une

étroite collaboration avec la première. Elle doit pouvoir s'appuyer sur une saine vie de famille, qui constitue la base de la prospérité matérielle et intellectuelle. Mais jamais l'école ne pourra remplacer la famille. Comme toutes les institutions humaines, elle n'est pas parfaite ; elle possède des lacunes, elle est susceptible de perfectionnement, et c'est faire un tort incalculable aux enfants que de la dénigrer quotidiennement, comme cela se fait malheureusement dans beaucoup de familles. Il va de soi que là où le terrain est mal préparé la graine répandue par l'école aura de la peine à lever.

Celle-ci doit contribuer, dans la mesure de ses forces et de ses moyens, au développement et à l'épanouissement de toutes les bonnes dispositions des enfants et travailler à ce que chaque individu joigne toute sa force aux efforts de la généralité. Tout en sauvegardant sa particularité, l'homme devrait, grâce aux efforts de l'école, devenir une personnalité à la volonté bien trempée, en rapport étroit avec son époque et la dominant en même temps. En d'autres termes : l'école doit contribuer à développer l'habileté physique et pratique, la persévérance, la force de résistance ; elle doit exercer l'œil et la main, éveiller la capacité de jugement, le sentiment du devoir dans tous les domaines ; elle doit fortifier la volonté de faire le bien et l'enthousiasme pour tout ce qui est beau et vrai. C'est elle qui habitue l'enfant à accomplir journellement son devoir, quoique celui-ci ne comporte pas toujours joie et satisfaction, tout comme dans la vie. C'est l'école qui cultive toutes ces vertus si importantes : l'obéissance, l'esprit d'ordre, la ponctualité, l'application, le sentiment des responsabilités, etc. Elle doit, en outre, inculquer des connaissances théoriques et pratiques, et c'est ce côté-là de son activité que le peuple comprend généralement le mieux.

Sans l'école, une grande partie du peuple resterait analphabète. Sa tâche fondamentale a toujours été et continuera a être celle de transmettre des connaissances élémentaires ; il est même probable que, vu les exigences de la vie pratique, elle devra aller plus loin encore dans ce domaine et ajouter à son programme des notions d'économie nationale et de droit usuel, des travaux manuels et surtout l'économie domestique. L'école complémentaire obligatoire pour les jeunes filles, destinée à les mettre à même de diriger un

ménage simple, est demandée impérieusement, de divers côtés. Elle est indispensable si l'on veut donner plus d'importance à la vie de famille ; celle-ci ne peut prospérer que lorsque l'épouse et la mère, qui en est l'âme, est bien préposée à l'accomplissement de ses devoirs. L'Etat oblige de nos jours les jeunes gens à lui consacrer une partie de lour temps. Pourquoi ne recruterait-il pas les jeunes filles, riches et pauvres, dans le but de les rendre capables d'accomplir leur tâche d'épouse et de mère ? Mais, objectera-t-on, pourquoi de nouveau des écoles ? La famille n'est-elle pas le milieu tout indiqué où les jeunes filles devraient faire cet apprentissage ? Certainement ! Mais nous avons vu que, par suite de la situation économique de nos jours, nombreuses sont les mères de famille ne pouvant assumer cette responsabilité.

Les écoles complémentaires ménagères sont précisément une nécessité pour combler cette lacune.

Il est vrai que, de par son organisation actuelle, l'école populaire sera longtemps encore établissement d'instruction plutôt qu'établissement d'éducation. Cela tient avant tout aux classes trop chargées, qui empêchent le maître de connaître chaque élève assez bien pour agir sur lui comme cela serait souvent nécessaire. La situation est autrement plus favorable dans la chambre de famille, « où l'œil de la mère, dit Pestalozzi, pénètre l'enfant jusque dans les profondeurs du cœur ». En outre, tout autres sont les liens unissant les parents aux enfants que ceux qui existent entre maîtres et élèves. Raison de plus, pour la famille, d'appuyer l'école dans sa tâche éducatrice.

Mais, peut-on se demander, l'école ne s'est-elle pas laissé entraîner par les tendances utilitaires qui se font jour partout ? Ne poursuit-elle pas le but de rendre les élèves aptes à gagner leur vie aussi vite que possible ? Ne leur dit-elle pas : « Apprenez pour savoir, car plus vous saurez et plus vous gagnerez. » Ne cultive-t-elle pas ainsi l'âpreté du gain ? Ne ferait-elle pas mieux de dire : « Venez à l'école afin de devenir des hommes meilleurs, afin d'atteindre un niveau plus élevé ? » Il est vrai que les paroles de Sénèque : « Ce n'est pas pour l'école, mais pour la vie que nous apprenons » conservent toute leur valeur. Mais vivre, n'est-ce que gagner de l'argent, courir après les succès extérieurs ? Cela ne veut-il pas

dire, plutôt : apprendre à être un homme dans le sens le plus élevé du mot ? L'école devrait donc de plus en plus avoir à cœur de cultiver tout ce qui est humain. La formation du cœur et du caractère doivent refouler l'intellectualisme, si nous voulons lutter contre le matérialisme envahissant. Nous possédons assez d'hommes intelligents et instruits. Ce qui nous fait défaut, ce sont des hommes de volonté, de convictions profondes, d'énergie morale, ayant le cœur ouvert à toutes les misères sociales ! Cessons de décerner des primes uniquement à l'intelligence ! Formons des caractères ! Mais pour cela il faut que maîtres et maîtresses, qu'ils viennent d'une école normale ou d'une université, soient eux-mêmes des caractères.

Alors, et alors seulement, l'école deviendra un établissement d'éducation et pourra compléter le travail de nombreuses familles dans ce domaine. La seule voie à suivre pour former une génération nouvelle, active, apte à maintenir et à développer notre culture nationale, c'est la collaboration étroite et incessante entre la famille et l'école. L'avenir est aux mains de ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse. EUG. FREY.

UNE NOMINATION

Le mois dernier, le Conseil d'Etat genevois a nommé, *par appel*, M. Pierre Bovet aux fonctions de professeur de « science de l'éducation » et de « pédagogie expérimentale » à la Faculté des lettres de l'Université.

Cette nomination a été accueillie avec joie par tous ceux qui s'intéressent aux questions scolaires, par tous ceux qui connaissent et admirent l'œuvre féconde de M. Bovet.

Le nouveau professeur est Neuchâtelois ; docteur ès lettres après avoir soutenu une thèse remarquée sur *Le Dieu de Platon*, il fut pendant neuf ans professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Neuchâtel. Il abandonna cette charge en 1912, au moment de la fondation à Genève de l'*Institut Rousseau*, dont il fut l'un des créateurs.

M. Bovet n'est pas seulement le directeur de l'Institut, *il en est l'âme ;* en écrivant ce mot nous songeons non seulement au talent du pédagogue, mais à la grandeur morale de l'homme, à sa compréhension des valeurs spirituelles, à son esprit « religieux », dans le sens le plus élevé du terme.

L'été dernier, M. Bovet reçut un appel de la Ville de Neuchâtel, qui désirait lui confier la direction de ses écoles secondaires ; plus récemment, l'Université de Bâle lui offrit la chaire de pédagogie ; ne voulant pas abandonner l'œuvre entreprise à Genève, M. Bovet déclina ces flatteuses propositions.

Il faut louer hautement de leur décision et la Faculté des lettres et le Conseil d'Etat, en particulier M. J. Mussard, le distingué président du Département de l'Instruction publique. En effet, cette décision est symptomatique ; en créant une seconde chaire de pédagogie (la première a pour titulaire M. A. Malche, directeur de l'Enseignement primaire), le gouvernement prouve qu'il sent la nécessité de développer les études pédagogiques et de leur faire, à l'Université, une place d'honneur.

On devine que la création de cette nouvelle chaire prélude à une réforme importante de la préparation du corps enseignant de tous les degrés. Elle vient à son heure : la réorganisation du monde civilisé n'est pas seulement une question économique ou juridique ; c'est aussi, c'est avant tout une question morale ; elle est étroitement liée à la formation des éducateurs.

« A Genève, nous écrit un professeur de cette ville, où il n'y a pas d'école normale, les futurs instituteurs suivent, de 15 à 19 ans, les cours d'une section spéciale du Collège ; de bons esprits estiment que la section pédagogique n'est pas indispensable et qu'au lieu de parquer les éducateurs de demain, il serait préférable de les laisser se mêler aux autres collégiens. Dans ces conditions, la formation professionnelle se ferait après la maturité : le stage pratique dans les écoles serait complété par un ensemble de cours *universitaires* de pédagogie (MM. Malche et Bovet) et de psychologie (M. Claparède). La nomination de M. Pierre Bovet est donc, à nos yeux, une date dans l'histoire de la pédagogie romande. »

Au nom de la Rédaction de l'*Educateur*, nous tenons à adresser au nouveau professeur de l'Université de Genève nos vives félicitations et nos vœux sincères pour le plein succès de sa nouvelle activité.

Et nous ajouterons un vœu à nos félicitations : c'est celui que d'autres Universités, celle de Lausanne en particulier, comprennent, à l'exemple de leur sœur de Genève, que l'étude de l'enfant et celle des problèmes que pose son éducation mérite une place importante à leur tableau de cours, et que la postérité jugera sévèrement ceux de nos établissements supérieurs d'instruction qui auront négligé leur devoir en cette matière.

REVUE DES IDÉES

Les parents à l'école. — Voici l'expérience que suggère un collaborateur de l'*Ecole et la Vie*, M. Soulière, instituteur :

« Pères et mères, groupés en autant de séries qu'il le faudra pour la commodité de l'expérience, seront invités, à des reprises différentes, et à des moments judicieusement choisis, à assister à une séance où la classe se fera normalement sous leurs yeux, comme s'ils n'étaient pas là.

» La culture des facultés de l'enfant leur apparaîtra bien vite comme une tâche délicate et complexe. Ils seront certainement frappés par nos méthodes et procédés actifs qui tiennent constamment en éveil l'intelligence, et ils considéreront comme une œuvre de longue haleine l'organisation du travail pour tout ce petit monde qu'ils connaissent si turbulent et qu'ils verront si docile, étant utilement occupé.

» L'exposé de nos leçons, la communication de nos préparations et travaux leur donneront une idée de la somme de travail qu'exige la mise au point d'un enseignement qui, tout en étant substantiel, doit rester simple et ordonné.

» Ils reconnaîtront facilement que les exercices s'enchaînent, sont liés les uns aux autres et demandent la régularité des présences.

» En suivant les interrogations, ils comprendront que la nécessité d'étudier, de bien étudier à la maison, s'impose, et ce sera un grand bien, car l'habitude d'étudier tend à disparaître si nous n'y prenons garde ; nous faisons de lumineux exposés et l'enfant, rentré chez lui, ne s'applique plus. Aussi ne perdrons-nous pas notre temps en profitant de la présence des parents pour faire une petite leçon sur ce sujet de si grande importance : « Comment on étudie ». Et si, par là, nous arrivions à faire disparaître cet odieux rabâchage qui n'a cure ni des divisions du sujet, ni de la ponctuation, encore bien moins du sens et qui fait enfiler à son auteur des mots à la façon des perles, nous aurions remporté un important succès.

» Nos auditeurs s'apercevront de plus en plus que leur confiant concours nous est nécessaire pour mener à bien notre œuvre qui est aussi la leur. Exactitude et régularité de la fréquentation, effort personnel à obtenir de l'enfant, sont des devoirs essentiels qu'ils ne négligeront plus.

» La libéralité du système disciplinaire, en même temps que son inflexibilité, notre perpétuel souci de stimuler, d'encourager plutôt que de réprimer, leur feront comprendre que la direction morale à la maison doit être mieux équilibrée qu'elle ne l'est en général.

» Notre œuvre de patience et de fermeté au milieu de cinquante bambins, à caractères si différents, à travers multiples, leur fera mieux ressortir combien sont inadmissibles leurs fréquentes impatiences avec un ou deux enfants, leur inégalité d'humeur amalgamée souvent d'une intolérable faiblesse. Notre façon de procéder, notre équité feront un frappant contraste avec leur indulgence excessive pour une faute grave, suivie parfois de répression exagérée pour des choses insignifiantes.

» Nous croyons que, à moins d'un intraitable parti pris, nous serons pour les

parents non plus le fonctionnaire solitaire, à la mission vague et douteuse, mais un mandataire de la nation et des familles, en qui ils peuvent avoir confiance et qu'ils seconderont de leur mieux. »

Le rôle de la famille. — Il est bon que les parents qui sont portés à oublier leurs devoirs dans la préparation professionnelle de leurs enfants y soient rappelés par ceux qui vivent leur vie. C'est à ce titre que nous citons les lignes judicieuses qui suivent, extraites d'un article d'un agriculteur vaudois, M. Aug. Roy, sur la « Dépopulation des campagnes », et parues dans la *Terre vaudoise :*

« Trop de parents font preuve d'une faiblesse coupable envers leur progéniture, et, loin de réprimer avec fermeté ses écarts et son aversion du travail, ils excusent tout et ne tardent pas à en devenir les esclaves. Certains iraient même jusqu'à leur promettre la lune s'ils pouvaient la décrocher.

» On comprendra sans peine pourquoi la jeunesse élevée dans ces goûts-là n'aura aucun goût au travail régulier, sera blasée et tournera ses regards vers la ville. Un de ses rejetons présente-t-il quelque aptitude intellectuelle, vite on le croit prédestiné. Infatué de son prétendu savoir, il quitte cette terre qu'il trouve trop basse pour aller échouer là où il comptait briller.

» Devant tant d'exemples on peut affirmer que beaucoup de parents sont les propres artisans de leur malheur : on enseigne trop la loi du moindre effort.

» L'école peut beaucoup de choses pour développer les jeunes cerveaux et former des esprits droits, mais que la famille ne détruise pas inconsciemment ce que l'école édifie à grand'peine. Ces deux institutions doivent se compléter pour atteindre leur but commun.

» Mais après ? dira-t-on. Après, au lieu de nos cours complémentaires actuels, il y aura l'enseignement post-scolaire, qui devra tenir compte des circonstances locales ; en faisant à la formation du citoyen la place qui lui est due, il pourra s'adapter aux besoins des populations rurales. »

Perdre du temps pour en gagner. — Nous avons entendu parfois exprimer le regret que l'école primaire ne puisse aller plus vite en besogne dans l'accomplissement de son programme ; c'est une des raisons qu'avancent certains représentants des études spécialisées pour demander un début hâtif des études secondaires. N'entend-on pas parler d'études « scientifiques » qui devraient, au dire de leurs protagonistes, débuter à 11, et même à 10 ans, c'est-à-dire à l'âge où l'éducation générale, qui doit être harmonieuse et cultiver l'ensemble des facultés, est à peine ébauchée ? Nous avons la certitude que, si leurs désirs sont réalisés, ils vont au-devant de déconvenues pires que celles dont ils se plaignent. Cela ressort aussi des lignes ci-dessous, dues à M. Issaurat, inspecteur français de l'enseignement primaire, et parues dans le *Manuel général :*

« Tout le monde connaît le mot de Rousseau : « La plus importante, la plus utile règle de l'éducation, ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre. » Paradoxe, semble-t-il à première vue, mais qui enveloppe une profonde vérité pédagogique. Nous en donnerons pour preuve l'enseignement de l'arithmétique. Les maîtres et maîtresses, dans la plupart des classes, ne sont contents que lorsqu'ils peuvent dire de leurs petits élèves : « Ils savent faire les quatre opérations... ils sont aux fractions... à la règle de trois ! »

» Au risque de les contrarier un peu, nous leur crierons : « N'allez pas trop vite. L'idéal, c'est de bien comprendre ce que l'on apprend, de s'y intéresser, de n'avancer que lentement, au fur et à mesure des acquisitions réelles, de l'organisation des connaissances et du cerveau. » Nous l'observons quand nous inspectons des cours moyens et des cours supérieurs : les élèves sont incapables de raisonner les opérations sur les nombres, parce qu'ils ne savent pas toujours bien ce que c'est qu'une unité ; — qu'ils ne comprennent pas que tout nombre est un rapport (et par nombre nous entendons aussi bien un nombre entier qu'un nombre décimal, qu'une fraction) ; — qu'ils ne voient pas en quoi les multiplications, les divisions sont des additions, des soustractions abrégées... Ils apprennent machinalement la réduction des fractions au même dénominateur, sans se demander à quoi elle sert, pourquoi elle est nécessaire, ce qui la rend possible.

» De même, en système métrique, ils ne montrent pas bien pourquoi telles mesures « vont de 10 en 10 », tandis que telles autres « vont de 100 en 100 », ou « de 1000 en 1000 » ; ils n'expliquent pas les raisons des mesures usuelles, et, d'une façon générale, pourquoi ce qui est est ainsi, et n'est pas autrement.

» La cause de ces défectuosités du savoir est toujours la même : on a mal enseigné les éléments, les principes, le plus souvent parce qu'on a voulu aller trop vite, et qu'on n'a pas su concrétiser son enseignement, le varier, le raisonner, l'approfondir, le faire fructifier auprès de tous ses élèves.

» Nous oublions trop que l'acquisition du savoir et de la culture suppose un facteur essentiel : le temps. Revenons donc au paradoxe de Rousseau et sachons perdre du temps pour en gagner. »

Françoise entre dans la carrière.

XII

Au paradis des enfants.

Oncle Rabat-Joie,

Ta nièce Françoise, de surprise en surprise, monte vers la vérité.

Nous causions de « méthodes ». C'est la grande préoccupation du clan.

Le monde ayant culbuté fond par-dessus tête, chacun y va de son petit coup de pied pour le remettre d'aplomb. Tu ne voudrais pas que les pédagogues restent à l'écart quand une occasion aussi unique se présente de refaire l'Humanité. Concevrais-tu, oncle Rabat-Joie, une Humanité qui se remonterait toute seule, sans que le pédagogue ait mis son doigt dans l'engrenage et donné l'élan au balancier ? Tu m'objecteras, oncle Rabat-Joie, qu'il y a tant de dégâts à réparer qu'on peut s'employer à d'autres besognes plus pressantes. Erreur ! erreur dangereuse ! Pour reconstruire les maisons dévastées, il faut être architecte ; pour remettre en activité les usines ruinées, il faut refaire des machines et pas de machines sans mécaniciens.... Tout cela exige des connaissances préliminaires. Pour être pédagogue, pas n'est besoin d'apprentissage. Il suffit de charger l'Ecole du passé de tous les péchés d'Israël, de faire table rase de tout ce qu'on croyait acquis jusqu'ici, d'admettre comme seul article de foi la faillite de l'éducation

actuelle et d'édifier son petit système de régénération universelle à l'aide de formules savantes appliquées à des adeptes forgés tout exprès. C'est à la portée de tout le monde. Si l'enfant, le vrai, celui qui regimbe par nature à toute loi et à toute contrainte met en défaut le système, il a tort. C'est du reste pour les faiseurs de doctrines un petit jeu sans risques. Ils seront morts depuis si longtemps quand leurs théories auront porté des fruits ! Qui se souciera alors de s'en prendre au jardinier qui aura planté l'arbre ? Il ne sera plus qu'un nom dans un vieux bouquin périmé, pour la damnation des Françoises à venir !

Mais je file par la tangente « en demoiselle », diras-tu avec notre impertinent professeur de littérature. Attends, je reviens ! Tu n'as pas été sans t'apercevoir de ce que je te dénonce, en lisant tes journaux quotidiens. Chaque jour ne t'apporte-t-il pas une philippique éruptive contre la « vieille école » et ses maîtres maladroits, et ses procédés de torture et les réformes qui s'imposent. Entre nous, mon bon oncle, je suis un peu perplexe. Ces vieilles disciplines me semblent avoir singulièrement aiguisé l'esprit critique de toutes ces victimes et assez mal corseté leur liberté d'expression. N'empêche qu'il y a de quoi troubler le sens pédagogique des jeunes que nous sommes et que tous ces débats ont pour conséquence de nous jeter dans une véritable ivresse de dissertations et de controverses. Donc, une fois de plus, les méthodes nouvelles, les méthodes libératrices servaient de texte et de prétexte à une orgie d'affirmations passionnées, de mots redondants, d'ahurissants paradoxes.

J'observais, du coin de l'œil, Mlle C., petite personne ambiguë, à peine notre aînée, qui excite depuis un certain temps ma curiosité. Jamais Mlle C. ne prend part à nos joutes. Très « câlée » en sciences naturelles et en littérature, à ce qu'on dit, elle assiste aux cours de psychologie en auditrice muette et impassible. Docilement, elle se prête aux tests, examine par-dessus et par-dessous — probablement aussi par dedans — les instruments d'expérimentation, inscrit par-ci par-là une note brève, et reprend son attitude de sphinx, les coudes au pupitre, le menton dans les mains.

Une fois de plus, elle tendait une oreille enregistreuse à notre argumentation effrénée et ses yeux gris — si beaux dans son visage de laide et qui me font penser à certains lacs de lumière dans un paysage sans charme — ses yeux s'éclairaient de lueurs de malice dont le sens m'échappait.

— Et vous, mademoiselle C., êtes-vous du parti des « Anciens » ou des « Modernes » ? Méthode empirique ou psychologie et expérimentation ?

Mon attaque brusquée l'interloqua l'espace d'une seconde. Puis, elle tourna bride sans vergogne, en lançant par-dessus son épaule :

— Oh ! moi !... les méthodes !...

Aucun mot, oncle Rabat-Joie, même le verbe le plus expressif du vocabulaire fraternel, ne pourrait te donner l'impression de mépris, de détachement, d'impertinence de ces points suspensifs et de ce haussement d'omoplates.

« Toi, pensai-je en mes intimités, je voudrais bien te voir dans ta classe, te prendre sur le vif dans l'exercice de tes fonctions. »

L'inspecteur Vieuxjeu fut l'ange qui recueillit mon vœu. Il suffit de savoir s'arranger avec les anges.

La titulaire qne je remplaçais ayant sevré son nourrisson et repris son poste, M. Vieuxjeu, caressant son menton bleui au feu du rasoir, me dit :

— Voyons, ma petite... qu'est-ce qu'on va faire de vous ?

— Mettez-moi chez Mlle C.

— C'est une bonne idée !... Mais je vous en laisse toute la responsabilité.

Et M. Vieuxjeu partit de son petit trot en faisant sonner sa canne sur les dalles du vestibule.

Je ne le compris que le lendemain, à mon entrée dans le repaire. La cloche n'avait pas sonné. Mlle C. enlevait son chapeau devant l'armoire ouverte. Elle fond sur moi et m'arrête au seuil.

— Mademoiselle Burnet ? que désirez-vous ?

— M'installer dans votre classe et m'y instruire si vous le permettez.

Je paie d'audace.

— Mais je ne veux pas de stagiaire ! Je les ai en horreur ! Ce sont des « encoubles » ! M. Vieuxjeu le sait... Pourquoi !...

— Il m'envoie justement auprès de vous pour vous faire changer d'opinion et nous réhabiliter, mademoiselle.

Mlle C. rit et secoue ses épaules comme à son habitude.

— Pas moyen de parler sérieusement avec vous. Entrez ! mais c'est une trahison. Et, surtout, soyez sage, mademoiselle Burnet... et rengaînez vos flèches !

— Je resterai dans un coin... je me boucherai les yeux et les oreilles... la pierre du sépulcre pèsera sur ma langue... J'ai justement apporté un roman passionnant...

D'un index sans réplique, Mlle C. m'assigne une place, au fond de la classe. Je m'installe, heureuse d'en être quitte à si bon compte. Et les élèves entrent et la magie commence. Car j'assiste, oncle Rabat-Joie, à un incontestable enchantement.

Dès le premier coup d'œil, j'ai vu que cette classe n'est pas une véritable classe, pas plus qu'élèves et maîtresse ne sont de vrais élèves et une vraie maîtresse. Une à une les petites sont venues. Dès le seuil leur regard a cherché le visage de la maîtresse. Ce visage, on ne le reconnaît pas davantage. Je n'en vois plus que les yeux, tout frémissants de lumière. Ils sourient, et des sourires qui font pareilles toutes ces physionomies d'enfants reviennent à eux, confiants, heureux.

— Quelle belle journée nous allons avoir ensemble, se disent-ils.

On a jeté un coup d'œil curieux sur ma personne. Mais on ne s'attarde pas. Chacune fait son petit ménage, discrètement. La boîte aux plumes ici, là le cahier de devoirs. Sur le pupitre un grand papier qui recouvre quelque chose... une surprise. On se réjouit. Un géranium rouge, des capucines mettent la gaîté de leur floraison sur la fenêtre. Deux fillettes empressées font la toilette des plantes, arrosent, cueillent délicatement les feuilles sèches.

— Trois... trois capucines depuis hier ! annoncent-elles triomphantes.

On se précipite... on s'émerveille de ce miracle toujours nouveau.

Mlle C., tout en boutonnant le fourreau grisaille qui l'enveloppe toute, cause

avec quelques-unes des élèves. J'entends des bribes de phrases qui me font rêver :

— Oui ! mademoiselle... il a marché tout seul hier... et quand il est arrivé vers moi, il a serré mon doigt, fort... comme ça... et il riait !

— Maman a dit comme ça qu'elle vous remercie bien... elle ne tousse plus du tout.

Mais le timbre a vibré. Timbre ou baguette magique ? Toutes ces petites filles sont à leur place, tendues vers la maîtresse qui, doucement, soulève le papier. Une mouette apparaît, dans sa pose hardie d'écumeuse de flots. Elle s'enlève d'un coup d'aile et des vagues de papier bleu ingénieusement froissé moutonnent sous son ventre blanc. Un oh !... d'admiration la salue. Et nous voilà emportées, Françoise avec les fillettes, dans le monde des mirages. Quelle bonne, quelle belle leçon ! T'en dire le plan, en détacher les parties, je ne pourrais. Qui la donne ? La maîtresse, les élèves, l'oiseau ?... Cela part d'ici, de là, en notations précises, fines... et cela s'ordonne et j'enrage de voir que ces enfants de dix ans en savent plus que moi, la détentrice d'un diplôme officiel... Il me semble que, pour la première fois, je vois, vraiment, l'oiseau familier de notre rade. Ces images se succèdent dans mon cerveau, claires, nettes, comme projetées sur un écran. J'assiste à ce prodige : une leçon qu'on écoute avec passion, avec joie et qu'on vit et qu'on retiendra en soi tout entière, comme un souvenir précieux, une leçon qui, de l'esprit, gagne le cœur et qui s'amplifie d'elle-même, sans qu'on l'ait voulu et s'élève jusqu'à la sublime conception de la pitié humaine.

— La mouette est méchante, criarde, voleuse, dit une petite.

— Non, mais aigrie par la lutte sans trève pour la pâture aléatoire. On a faim... tout vous est hostile. L'aubaine se transforme en combat... Plaignons les méchants. Un mauvais caractère c'est souvent une souffrance qui fait explosion. La mouette, c'est l'effort tenace, elle résiste aux vents, aux froids,... elle brave l'espace en ramant à grands coups d'aviron, le ventre creux, souvent, mais l'aile infatigable. Elle dure, elle persiste, en dépit de tout... Demain, nous irons sur les jetées et nous emporterons du pain...

Peut-être, oncle Rabat-Joie, n'est-ce pas tout à fait ce qu'a dit Mlle C. Mais c'est ainsi que je l'ai compris,... les petites aussi qui « buvaient » les mots, les idées... Oh ! oui ! elles comprenaient. Et l'énigme de bien des foyers sans joie, le problème angoissant posé à l'enfant de la désunion des parents, les criailleries, les querelles, la lutte âpre des égoïsmes dans le champ clos des intérieurs dépourvus, tout s'expliquait si clairement !

Mais quelle leçon d'énergie aussi, de résistance, d'orgueilleux vouloir ! On le vit bien, aux exercices de calcul, de vocabulaire, de dictée qui suivirent. Aux récréations, à la gymnastique, elles furent des mouettes qui volèrent, s'entrecroisant en mille figures prestes, les bras étendus, se perchant, le corps tendu et les ailes repliées, sur des roches imaginaires.

Mais, en classe, quelle tension de tous leurs nerfs, quelle maîtrise de toutes leurs facultés, quel effort conscient, volontaire vers une perfection de travail que beaucoup atteignirent. La cloche de quatre heures souleva des protestations et des regrets... On avait du courage, de l'entrain pour des heures encore.

Les petites sont parties. Mlle C. se dépouille de ce qu'elle appelle « sa peau de pédagogue ». Elle reprend, dans son tailleur neutre et correct, l'apparence que je lui connais. Dans son visage ingrat, ses yeux redeviennent ironiques et froids.

— Vous avez dû vous amuser ! Tant pis pour vous, mademoiselle Burnet ! vous ne l'avez pas volé.

— Vous vous moquez de moi. Ce n'est pas généreux. N'ai-je pas senti assez que j'étais l'étrangère, l'intruse dans votre famille ? Mais vous êtes une cachottière, ma chère collègue. Vous détenez le secret que je cherche péniblement dans le fatras des enseignements abstraits et vous le gardez pour vous ? Sans y penser, par la magie de votre foi ardente, sans parti pris, sans pédanterie vous attirez à vous, pour les nourrir de votre sève, toutes ces jeunes âmes, vous en faites une âme collective assoiffée de vérité, et vous vous riez des systèmes, et vous traitez avec dédain nos recherches de profanes, vous l'initiée, qui avez reçu la révélation ! Vous haussez les épaules, quand nous parlons de méthodes !

— Les méthodes ?... je n'en connais qu'une : celle qui réussit. Elle ne s'acquiert pas dans les universités[1] et il est toujours dangereux de se servir de celle des autres.

Et Mlle C. se prit à rire de son rire agaçant.

— C'est pour cela que vous ne voulez pas de disciples ? N'importe ! j'ai trouvé votre secret. Il s'appelle : Amour.

— Peut-être, dit Mlle C. ; et une lueur montée du fond d'elle-même éclaira de nouveau l'eau grise de ses prunelles...

Ta nièce Françoise, mon bon oncle, dans la joie de cette nouvelle journée ne répète pas « peut-être » mais affirme « certainement ». Elle a compris.

TA FRANÇOISE.

L. H.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES REÇUS :

Notions sur l'électrification des chemins de fer suisses, avec 19 illustrations. — Librairie A. Lefilleul, Berne. Prix : fr. 1,50.

Nous signalons volontiers cette intéressante brochure, abondamment illustrée, à l'attention des maîtres qui voudraient donner à leurs élèves des leçons sur ce sujet d'actualité scientifique, économique et nationale. Ils y trouveront tous les renseignements désirables.

Méthode rapide pour le calcul des intérêts simples et des déductions, par L. Pré, commis principal des Contributions indirectes. — Paris, Gauthier-Villars & Cie, éditeurs. Prix : fr. 5.

Sur les possibilités d'existence d'une civilisation tertiaire, par R.-M. Gattefossé. (Lyon). Le Mans, Imprimerie Monnoyer.

[1] *Note de la Rédaction.* — Mlle C. ne se méprendrait-elle pas sur le rôle des universités dans le domaine pédagogique ? Ce rôle n'est-il pas de poser la donnée générale de problèmes dont la solution est en perpétuel devenir, et de *créer un esprit scientifique*, plutôt que de formuler des systèmes absolus ?

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

ÉDITION J.-H. JEHEBER

GENÈVE — 20, rue du Marché.

LIVRES DE MARDEN

Les Miracles de la Pensée	Fr. 5.—
La Joie de vivre	„ 5.—
L'influence de l'optimisme	„ 2.50
Le Succès par la volonté	„ 5.—
Le Corps et l'Esprit	„ 3.50
Fais bien ce que tu fais	„ 1.—
L'Employé exceptionnel	„ 3.—

LIVRES DE TRINE

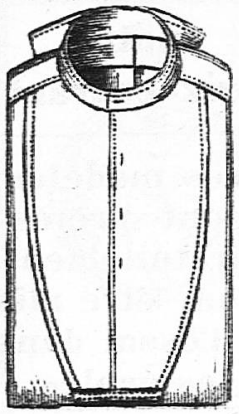
Les Forces supérieures de l'intelligence et de l'esprit	Fr. 7.—
Ce que tout le monde cherche	„ 2.50
Le bien suprême	„ 2 50

Outils de Jardin

Ustensiles de cuisine
et de ménage.

FRANCILLON & Cie
Place du Pont
Lausanne
— Maison fondée en 1722 —

Meubles de Jardin



CH. DODILLE — RUE — HALDIMAND 11

CHEMISES :—: COLS

Trousseaux complets
pour Messieurs.

VÊTEMENTS coupe moderne

MAISON MODÈLE

MAIER & CHAPUIS
LAUSANNE
Place & rue du Pont

COSTUMES SPORT
Manteaux de pluie
Toute la Chemiserie

10 % Au comptant, escompte aux instituteurs de la S. P. R.
Prix en chiffres connus

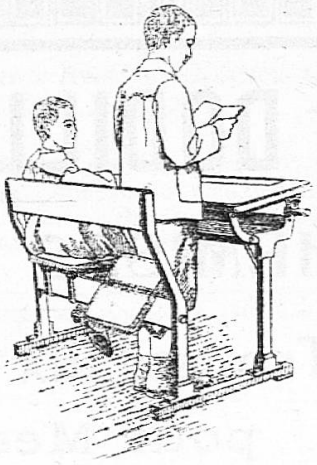
Mobilier scolaire hygiénique breveté

Jules Rappa

Ancienne maison A. Mauchain, GENÈVE

TABLEAUX NOIRS

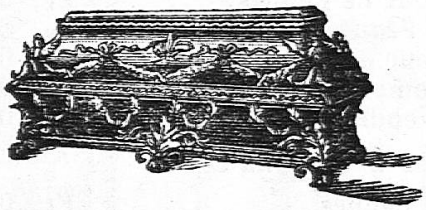
PORTE-CARTES



Demandez notre prix-courant.

Les modèles sont prêtés gratuitement pour être mis à l'essai dans les écoles.

Pompes funèbres générales



Hessenmuller-Genton-Chevallaz

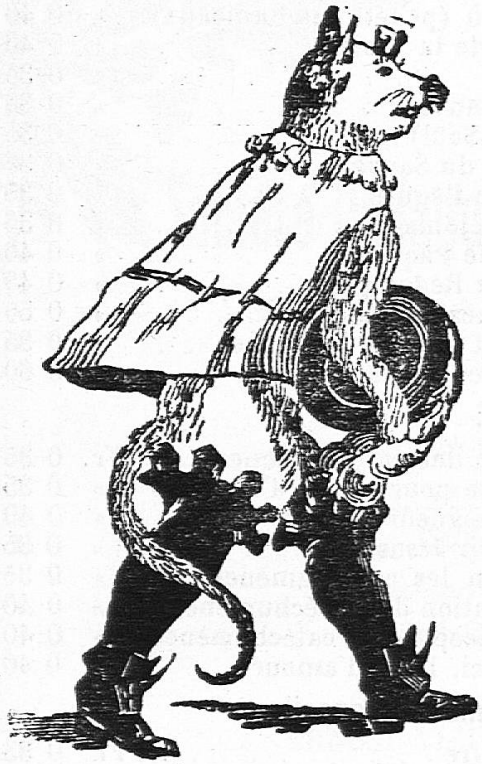
S. A.

LAUSANNE Palud, 7 Chaucrau, 3

Téléphones permanents

FABRIQUE DE CERCUEILS ET COURONNES

Concessionnaires de la Société vaudoise de Crémation et fournisseurs de la Société Pédagogique Vaudoise.



CHAUSSURES

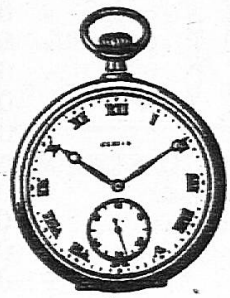
à prix réduits

Bottines américaines box ou chevreau pour messieurs, Nos 40 à 46, à Fr.	27.75
Pour dames, Nos 36 à 42	25.75
Socques pour hommes, Nos 40 à 48. .	9.75
Socques fourrées pour dames, Nos 36 à 42	8.75
Babouches lisières, semelle cuir, Nos 36 à 42	8.75
Caoutchoucs pour dames, Nos 36 à 42 .	6.75
Pantoufles montantes feutre ou velours brun, semelle feutre et cuir, chiquet, Nos 36 à 42	13.75

Envoi contre remboursement à choix. — Echanges

AU CHAT BOTTÉ

LAUSANNE — Rue Haldimand, 2 — LAUSANNE



ZENITH

Dernier progrès de l'horlogerie moderne.

En vente chez les bons horlogers.

Demandez catalogues illustrés par fabrique de montres Zénith au Locle, Dépt F.

Musique pour Pâques

Chœur à trois voix à cappella :

O. 211.	*Aichinger, Gr.*	Pour le jour de Pâques	Fr.	0 30
O. 222.	*Bischoff, J.*	Chant de Pâques	»	0 25
O. 208.	*Palestrina, G. P. de*	Pour le jour des Rameaux	»	0 30
O. 209.	—	Pour le temps de la Passion	»	0 30
O. 210.	—	Pour le Vendredi-Saint	»	0 30

Chœur à quatre voix mixtes à cappella :

A. 70.	*Allebert, G.*	Chant de Pâques	Fr.	0 35
A. 76.	—	Veille de Pâques	»	0 35
A. 77.	—	Je veux te servir	»	0 35
A. 273.	*Bischoff, J.*	Au Calvaire	»	0 35
A. 6.	*Bortnianski, D.*	Viens, Esprit Saint	»	0 35
A. 221.	—	Hymne au Rédempteur	»	0 40
A. 128.	*Bost, L.*	Cantique de Pâques	»	0 50
A. 284.	*Bratschi, P.*	Résurrection	»	0 40
A. 140.	*Cosson, A.*	Hosannah (pr fête des Rameaux)	»	0 40
A. 234.	*Doret, G.*	Au pied de la croix	»	0 40
A. 180.	*Glück, C. W.*	Pâques	»	0 35
A. 298.	*Grandjean, S.*	O mon Sauveur	»	0 35
A. 12.	*Haendel, G. F.*	Hymne (Saül)	»	0 35
A. 230.	*Haynd, J. M.*	La mort du Sauveur	»	0 35
A. 149.	*John, Fr.*	Matin de Pâques	»	0 35
A. 1.	*Kling, H.*	Eglise, réjouis-toi	»	0 35
A. 182.	*Masset, H.*	Hymne de Pâques	»	0 40
A. 303.	*Mayr, S.*	Gloire au Rédempteur	»	0 40
A. 306.	*Meister, C.*	Les cloches de Pâques	»	0 50
A. 318.	*Pilet, W.*	Christ est sorti de la tombe	»	0 35
A. 202.	*Plumhof, H.*	Chœur des anges	»	0 60

Ratification :

A. 195.	*Grunholzer, K.*	Réception des catéchumènes	Fr.	0 35
R. 402.	—	Le même pour chœur d'hommes	»	0 35
A. 47.	*North, Ch.*	Que le Seigneur est bon	»	0 40
A. 163.	—	A te servir Jésus	»	0 35
A. 193.	*Otto, E. J.*	Réception des catéchumènes	»	0 35
A. 319.	*Pilet, W.*	Confirmation des catéchumènes	»	0 40
A. 320.	—	Pr une réception de catéchumènes	»	0 40
A. 194.	*Plumhof, H.*	Nous voici, Dieu d'amour	»	0 40

Chœur à quatre voix d'hommes à cappella :

R. 392.	*Bischoff, J.*	Au Calvaire	Fr.	0 35
R. 324.	—	Montez à Dieu	»	0 35
R. 181.	*Grandjean, S.*	Hymne de Pâques	»	0 35
R. 335.	—	O mon sauveur	»	0 35
R. 296.	*Grunholzer, K.*	Voici le jour	»	0 35
R. 100.	*Lauber, J.*	Christ est vivant	»	0 35
R. 349.	*Mayr, S.*	Gloire au Rédempteur	»	0 40
R. 351.	*Meister, C.*	Les cloches de Pâques	»	0 50
R. 82.	*Mendelssohn, P.*	Pâques	»	0 40
R. 28.	*Missa, E.*	Credo	»	0 50
R. 182.	*Moor, J.*	Chant de Pâques	»	0 35
R. 22.	*North, Ch.*	Chant de Pâques	»	0 40
R. 183.	*Nossek, C.*	Jésus sort de la tombe	»	0 35
R. 363.	*Pilet, W.*	Christ est sorti de la tombe	»	0 35
R. 184.	*Rousseau, L. J.*	Résurrection	»	0 40
R. 128.	*Thibeud, H.*	Pâques	»	0 35

Envois en examen

FŒTISCH FRERES S. A., Editeurs, à Lausanne

Succursales à Neuchâtel et à Vevey

Lausanne. — Imprimeries Réunies (S. A.) — E. Visinand, éditeur.

DIEU HUMANITÉ PATRIE

LVIme ANNÉE — No 12. LAUSANNE, 20 mars 1920.

L'EDUCATEUR

(·EDUCATEUR·ET ECOLE·REUNIS·)

ORGANE

DE LA

Société Pédagogique de la Suisse romande

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

En été tous les quinze jours.

Rédacteur en Chef:

ERNEST BRIOD

La Paisible, Cour, Lausanne.

Rédacteur de la partie pratique

ALBERT CHESSEX Avenue Bergières, 26

Gérant: Abonnements et Annonces.

ERNEST VISINAND Avenue Glayre, 1, Lausanne.

Editeur responsable.

Compte de chèques postaux No II. 125.

COMITÉ DE RÉDACTION:

VAUD: **A. Roulier**, instituteur, la Rippe.
JURA BERNOIS: **H. Gobat**, inspecteur scolaire, Delémont.
GENÈVE: **W. Rosier**, Professeur à l'Université.
NEUCHATEL: **H.-L. Gédet**, instituteur, Neuchâtel.

ABONNEMENT : Suisse, 10 fr. (Etranger, 12 fr.)

Réclames : location à l'année.

Solde de la place disponible : 1 fr. la ligne.

Sur demande expresse, une petite annonce (non commerciale) pourra être insérée dans le texte, à 1 fr. 20 la ligne ou son espace.

Bibliographie : Le journal signale les livres reçus et rend compte des ouvrages d'éducation.

On peut s'abonner à la

LIBRAIRIE PAYOT & Cie, LAUSANNE.

LIBRAIRIES PAYOT & Cie

LAUSANNE. GENÈVE. VEVEY. MONTREUX

Pâques 1920

JULES GINDRAUX

Homme et Dieu. In-16 . . . . . Fr. **4.50**

M. LONSDALE

Sœur Dora In-12, relié Fr. **4.50**. Broché . . . . . Fr. **3.—**

A. MOREL

Vers le trône. Articles extraits du *Libérateur*. In-16, relié, doré Fr. **6.—**
Broché . . . . . Fr. **4 50**

PAUL SEIPPEL

Adèle Kamm. In-16, avec portrait en glyptographie (10e mille). Relié Fr. **10.—**. Broché . . . . . Fr. **4.50**

P. VALLOTTON

Les ailes de la colombe. Discours et méditations. In-16. Relié Fr. **6.—**. Broché . . . . . Fr. **4.50**

HENRI VUILLEUMIER

Notre Pierre Viret. In-16 . . . . . Fr. **3.—**

Rappelle-toi ! Textes bibliques pour anniversaires. In-32, avec pages blanches intercalées, six jours à la page. Relié en percaline Fr. **1.75**. Avec tranches dorées . . . . . Fr. **2.25**

Rose des Alpes. Poésies pour anniversaires. Pages blanches intercalées, avec trois jours à la page. In-32, cartonné, tranches dorées Fr. **3.50**

Prières et lectures bibliques à l'usage des familles. Recueil publié sous les auspices du colloque des pasteurs nationaux de la Suisse romande. In-8, reliures diverses, depuis Fr. **2.50** jusqu'à Fr. **8.—**

Psautier de l'Eglise nationale du canton de Vaud. Reliures diverses, depuis Fr. **1.80** jusqu'à . . . . . Fr. **12.—**